

chapelle du cloître, lorsque, promenant mes regards sur les murs blanchis à la chaux, les vieux tableaux d'un autre siècle qui les ornent, les hautes et imposantes stalles où psalmodient d'une voix grave et solennelle les filles d'Angèle de Mérici, je ne pus me défendre d'un sentiment d'émotion profonde.

Tout devant la grille du sanctuaire brûlait la lampe du tabernacle, mais plus haut, dans la pénombre d'un grand jubé, vis-à-vis l'autel de Notre-Dame du Grand Pouvoir, dans la chapelle des saints, j'aperçus une petite lampe qui brûlait doucement. Je me dis en la regardant si belle et si claire :

—La voilà donc enfin la chère petite lampe qui ne s'éteint jamais.

Je ne m'étais pas trompée.

Et chaque fois que le règlement de la communauté nous réunissait au saint lieu, c'était un plaisir pour moi de retrouver ma vieille amie, de lui parler et de deviner ce que pourrait me dire sa lueur mystique.

Je chérissais son histoire et la gardais avec un soin jaloux, depuis le jour où j'avais confié le roman de Mlle de Repentigny à ma maîtresse de classe, qui l'accueillit avec un haussement d'épaules et un sourire d'incrédulité.

En effet, ce n'était pas tout ce que la sévérité des règles monastiques pouvait désirer, et je ne m'exposai plus à ce qu'on détruisit ma légende ou qu'on doutât de son authenticité...

Depuis, bien des jours ont passé. D'autres histoires, ou plus réelles ou plus fictives encore, sont venues s'ajouter à la touchante idylle de Madeleine, et je les garde toutes dans mon âme : *petites lumières qui ne s'éteignent jamais...*

FRANÇOISE.

(Extrait des chroniques du lundi.)

Les passions sont comme les roses remontantes ; plus on les coupe, plus elles repoussent.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Le premier devoir d'une femme c'est d'être jolie.

MME DE GIRARDIN.

Adresse des anciennes élèves Aux Mères Ursulines

Révérèndes et bien chères Mères,

ANCIENNES élèves du Monastère, réunies aujourd'hui sous son toit, nous venons déposer à vos pieds l'hommage ému de notre amour et de notre vénération.

Nous reportant avec délices aux années écoulées dans cette maison qui fut un jour la nôtre, nous voudrions, en ce moment, parcourir à loisir les sentiers fleuris du passé, ressusciter en un tableau vivant les amitiés écloses à l'ombre de ces murs, nous délecter, en un mot, à la source de toutes les réminiscences. Mais il en est des évocations lointaines comme de certains sentiments : nulle expression n'en peut rendre la vivacité, ni le sens exquis.

C'est dire que notre reconnaissance envers nos secondes mères échappe elle-même à toute analyse. Quel vaste champ, cependant, cette gratitude n'embrasse-t-elle pas, puisqu'elle remonte à l'origine de la colonie !

C'est ici, en effet, que les premières femmes du pays reçurent cette éducation parfaite, ces principes religieux qui influèrent si puissamment sur l'avenir de notre race. C'est dans cette chère institution que nos aïeules furent d'abord initiées aux joies du travail, aux douceurs de la piété et à l'héroïsme du dévouement.

Depuis, le temps a passé, opérant maints changements, détruisant plus d'une relique, mais respectant toujours, à l'égal d'un inviolable trésor, les antiques traditions. Nous retrouvons ici, dans toute leur pureté, l'esprit et les vertus des vénérées fondatrices.

Et c'est encore auprès des dignes émules de Marie de l'Incarnation, — l'une des plus pures gloires de notre histoire, — que la génération actuelle vient puiser, avec une admirable formation classique, ces saines notions de la vie, ce sentiment du devoir qui préparent les âmes aux luttes de l'avenir.

Aussi, quand aux leçons du cloître ont succédé les enseignements de l'épreuve, une douce et salutaire influence apparaît de nouveau : c'est la prière des Mères vigilantes, nuée lumineuse guidant sans cesse à travers le

désert les enfants dispersées mais toujours chéries.

Une sollicitude dont la puissance défie ainsi les années et l'espace, et qui, pour toutes, a des sourires et des consolations, appelle en retour un inaltérable attachement.

Veillez, Mères à jamais aimées, en voir le gage dans cette joie qui nous fait accourir, si nombreuses, à votre bienveillant appel, dans l'humble cadeau que nous sommes si heureuses de vous offrir en ce jour de douces souvenirs et d'ineffables émotions.

Si ce don ne répond ni à nos sentiments, ni à nos rêves, il symbolise au moins l'harmonie qui n'a cessé de régner entre vos âmes dévouées et nos cœurs reconnaissants.

Puisse-t-il chanter longtemps, bien longtemps, notre amour pour notre *Alma Mater*, et, aux fêtes de l'avenir, rappeler sur une infinité de tons la délicieuse réunion du 12 mai 1903.

Les anciennes élèves du

Monastère des Ursulines.

Québec, 12 mai 1903.

Le drapeau tricolore au Canada Comme drapeau national

Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.

ROUS avons vu comment les Canadiens - Français, depuis la conquête privés de tout signe de ralliement, adoptèrent le tricolore comme drapeau national.

Arboré en des circonstances particulièrement touchantes et uniques dans l'histoire, il fut pendant cinquante ans l'étendard reconnu et béni du Canada-Français.

Et voilà qu'aujourd'hui, soudainement, sans propos ni raisons valables, on parle de nous l'enlever.

En 1854, après quelques jours seulement nos pères s'étaient fait à "la douce habitude" de le contempler souvent et quand "la Capricieuse" partit Crémazie pouvait dire :

Et vous nous l'enlevez Ah ! quelle solitude Va créer parmi nous douloureux départ.

Mais aujourd'hui après un demi-siècle de sa grande ombre titulaire, quel vide il va laisser. Examinons ensemble les raisons données pour le